

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Le passé au présent

*Octave Crémazie. Poète et témoin de son temps. Présentation*  
par Odette Condemine, Montréal, Fides, 1988, 307 p., 7,95\$.

Patrick Imbert

Number 52, Winter 1988–1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38767ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Éditions Jumonville

### ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Imbert, P. (1988). Review of [Le passé au présent / *Octave Crémazie. Poète et témoin de son temps*. Présentation par Odette Condemine, Montréal, Fides, 1988, 307 p., 7,95\$.] *Lettres québécoises*, (52), 50–51.

par Patrick Imbert



# Le passé au présent

le chapitre suivant, c'est le narrataire, autre traquenard du journal intime, qui est interrogé à partir d'une analyse du *Journal de Groulx*. Chose frappante, dans ce texte exemplaire d'un genre où la critique a habituellement privilégié un narrataire unique, l'*alter ego* du diariste, Hébert parvient à relever un nombre impressionnant de narrataires. C'est pourtant la distribution inégale des deux narrataires les plus importants, Dieu et le narrataire-journal, qui semble être la découverte principale de ce chapitre. L'analyse montre «l'extinction progressive du journal-narrataire et la prépondérance de Dieu-narrataire» (p. 127). Ce déplacement serait à l'origine, avance l'auteur, du délaissement éventuel, par Groulx, de la rédaction du journal au profit de l'action «plus utile et plus prêtre» (p. 129).

Le dernier chapitre du livre, signé par Marilyn Baszczynski, offre une étude des structures actantielles du *Journal de Saint-Denys Garneau*. Nous y retrouvons le souci de la caractérisation des niveaux narratifs qui marque les chapitres précédents, ainsi que le recours aux notions de rhème et de thème. Cette fois-ci, ce sont les tensions du journal qui trouvent ainsi un éclairage nouveau. Une brève conclusion, qui porte surtout sur les questions narratologiques posées par l'analyse du journal intime, ainsi qu'une bibliographie des journaux intimes québécois et des ouvrages critiques pertinents, en français, en anglais et en allemand, complètent l'ouvrage.

Ce livre a le mérite d'offrir une réflexion articulée à la fois sur les plans théorique et critique. C'est pourtant sur le plan théorique qu'il est le plus innovateur, bien que certains des propos, notamment sur l'opposition histoire/discours me semblent exiger des nuances. Hébert offre néanmoins un cheminement prudent mais résolument autonome parmi les difficultés posées par l'analyse du journal intime, parvenant ainsi à apporter une contribution réelle à la description des structures narratives du genre. Par contre, le lecteur soucieux d'apprendre davantage sur les journaux intimes québécois moins connus et moins commentés par la critique pourrait rester un peu sur sa faim. Sur ce plan, on aurait pu souhaiter une plus grande exploitation de l'ensemble du corpus, surtout à la lumière de l'intérêt des chapitres sur les journaux de Groulx, de Dessaulles et de Saint-Denys Garneau. □

**Octave Crémazie. Poète et témoin de son temps.** Présentation par Odette Condemine, Montréal, Fides, 1988, 307 p., 7,95\$.

«Il a surtout eu le grand mérite de montrer à la littérature canadienne la voie dans laquelle elle doit s'engager» dit, au sujet de Crémazie, Charles ab der Halden, dans *Études de littérature canadienne-française*, en 1904. Affirmer ceci, en 1904, est pour le moins outrancier car, depuis fort longtemps, la littérature canadienne-française s'est engagée dans un système canonique qui élimine «le déviant». C'est ce que l'on vérifiera par la suite en constatant que l'on a oublié *l'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils (redécouvert en 1951 par Séraphin Marion) au profit soit des *Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé père ou de *la Terre paternelle* de Patrice Lacombe (voir *l'Histoire de la littérature canadienne* de Mgr Camille Roy en 1930).

La terre, la patrie, la religion sont déjà, bien avant cette remarque de Charles ab der Halden, les avenues qui permettront d'affirmer l'écart avec la production littéraire française importée et rejetée ou censurée (voir la lutte entre Mgr Bourget et l'Institut canadien ainsi que le texte du *Père Goriot* censuré dans *l'Ami du peuple, de l'ordre et des lois* en 1835-1836). C'est ce canon littéraire que parcourt Crémazie dans ses poésies publiées ici. Il y loue la patrie, l'empereur Napoléon, le Pape et le respect des régimes établis («On les [les aïeux] voit s'avancer, sans redouter l'orage, sous l'étendard anglais, libres et triomphants», p. 78) en une structure poé-

«La foule est toujours stupide et je préfère le despotisme du grand Mogol à cette domination brutale des masses»,  
Octave Crémazie, «Journal du siège de Paris», p. 224.

tique fondée souvent sur l'alexandrin. C'est ce type d'œuvre, d'ailleurs, que Réjean Ducharme parodie dans *la Fille de Christophe Colomb*, épopée moderne, en vers, rejetant les élans héroïques et lyriques déjà suspects depuis *la Peste* de Camus.

Les textes les plus intéressants sont alors sa correspondance avec sa famille, celle entre lui et l'abbé Casgrain ainsi que le «Journal du siège de Paris». Dans sa correspondance avec Casgrain, il fait des remarques parfois fort pertinentes : «Les écrivains du Canada sont placés dans les mêmes conditions que l'étaient ceux du moyen âge. Leur plume, à moins qu'ils ne fassent de la politique (et Dieu sait la littérature que nous devons aux tartines des politiciens), ne saurait subvenir à leurs moindres besoins», (p. 129). Ceci ne peut justement que souligner la teneur politique même de plusieurs de ses propres poésies. Il ne se fait d'ailleurs que peu d'illusions sur les goûts rhétoriques de ses lecteurs, même si cette lucidité ne va pas toujours jusqu'à ce qu'il remette en question ses propres productions : «Faites rimer un certain nombre de fois gloire avec victoire, aïeux avec glorieux, France avec espérance, entremêlez ces rimes de quelques mots sonores comme notre religion, notre patrie, notre langue, nos lois, le sang de nos pères, faites chauffer le tout à la flamme du patriotisme et servez chaud. Tout le monde dira que c'est magnifique» (p. 157).

Cette conscience du phraseur opposé au «poète phare éclairant le monde» se fait jour aussi face à Victor Hugo exaltant les foules lors du siège de Paris (p. 230). Ces exemples problématisant la place de la littérature dans les rapports sociaux, soit au niveau de l'institution littéraire, du public ou de la critique, ne peut que retenir encore l'attention et nous faire relire un Crémazie dans son contexte mais aussi dans le nôtre. En effet, republier des textes (avec beaucoup d'érudition comme le fait Odette Condemine) pour retrouver le passé, ce qui est perdu, est intéressant mais est, en même temps, une entreprise impossible. Sans aller jusqu'aux remarques de George Orwell dans *1984*, force est de constater que le contexte est essentiel et que ce contexte est aussi fortement représenté par les connaissances et le mode de vie actuel des lecteurs actuels qui construisent une lecture contemporaine de ce livre. Ainsi, le but est de parvenir à confronter des écritures, des discours différents et d'évaluer les engagements stéréotypés de Crémazie, de voir les surdéterminations par les discours idéologiques et sociaux et ainsi, de mieux saisir, en même temps, comment une idéologie dirige nos mots, nos textes. Il est clair que les discours monologiques (Bakhtine) figent les élans innovateurs de Crémazie.

Il est d'ailleurs conscient du rôle de la critique dans l'établissement de ce monologisme et dans l'imposition d'un système canonique réduisant la possibilité d'expansion des modèles sémantiques et littéraires : «Ce qui manque chez nous, c'est la critique littéraire... Pour parler de vers, on disait : «Notre poète vient de, etc.», (p. 134). Crémazie évalue donc bien un certain nombre de problèmes mais il est pris en même temps dans un système qui le fait se conformer aux éléments sociaux les plus réactionnaires. On constatera aussi une situation similaire dans *Le Journal d'Henriette Dessaulles*. L'avidité de cette femme à transformer et à se transformer finiront, en effet, par la résignation à l'ordre mâle dominant, celui qui était exalté dans *Les Anciens Canadiens*. Mais ceci est encore plus évident dans le «Journal du siège de Paris» à l'époque où Napoléon III est vaincu par les Allemands et où se joue l'avenir de la Commune de Paris.



Il est fascinant de voir l'attitude de Crémazie dans l'écriture de ce journal qui, de toute manière, n'atteint pas ses destinataires puisque le courrier ne sort pas de Paris. Il souligne constamment sa position en faveur de Napoléon, de la dictature, applaudit à la censure : «Le public commence à s'indigner de l'étourderie de ces messieurs et demande que, comme en 1848, la dictature soit confiée au général Trochu et que tous les journaux soient supprimés jusqu'à la fin de la guerre» (p. 233). De plus, c'est fondamental dans le texte suivant, en une technique connue dans l'ensemble du système politique et littéraire, on appelle à la défense de la patrie afin d'occulter les problèmes sociaux les plus évidents : «On crie À bas la Commune ! Le canon nous appelle aux remparts ! Je n'ai jamais vu un spectacle aussi grandiose, aussi solennel» (p. 235). Cette technique a été constamment reprise par Crémazie. «Tout nous redit : «soyons unis» (p. 81) dit-il lorsque la lutte entre l'Institut canadien et Mgr Bourget fait rage. Soyons unis répète l'ensemble des romans canadiens-français passant sous silence les questions sociales et économiques durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et ne voyant que sous les jours les plus noirs le presque million d'émigrants canadiens français trouvant une vie meilleure du New Hampshire à l'Indiana, du Vermont au Kansas.

Battre le tambour de la patrie unanime pour refonder la communauté est une technique littéraire et politique, et la plupart des écrivains s'y emploieront afin d'éliminer les discours autres. Il est aussi intéressant de constater que Crémazie affirme sans cesse que la bonne France, celle des partisans de Napoléon, peut vaincre et que les Prussiens seront

vaincus. Le moins que l'on puisse dire est que ses a priori idéologiques et ses parti pris politiques lui font déformer la situation et aboutissent au fait que la défaite arrive sans qu'il parvienne à la prévoir. Autrement dit, ses prises de positions rigides le rendent inefficace du point de vue de l'action et de l'information sur le terrain, à l'instar de la Junte militaire argentine affirmant, jusqu'au dernier moment, la victoire des Argentins contre les Anglais lors de l'épisode de la reconquête des îles Malouines. De plus, il est clair que si la France a perdu, c'est à cause des Républicains : «Tas de filous que ces républicains ! Ils nous ont mis dans un joli pétrin» (p. 257). Voilà une attitude qui, lors de la Première Guerre mondiale, reparaitra puisqu'elle sera le point de vue officiel du complexe militaro-industriel allemand dès 1918. Une partie des «élites» accrédiatera le cliché du «coup de poignard dans le dos». En effet, pour ce groupe et, par la suite, pour Hitler, l'Allemagne a été trahie par une cinquième colonne qui a miné les forces vives de la nation.

Il est donc difficile de soutenir que Crémazie démontre ici une grande intelligence (p. 301). En effet, dans ces textes, Crémazie se montre un ardent propagandiste dirigeant ses réflexions dans le cadre du maintien d'une idéologie réactionnaire qui va servir à expliquer les événements à ceux qui sont éloignés du théâtre des opérations (les Canadiens français). Le Canada restera donc avec une certaine vision de l'extérieur qui le confirmera dans ses a priori. Mais Crémazie est incapable d'analyser (on ne veut pas analyser) la situation réelle et de prévoir la défaite puis l'évolution de la société française comme le montrent les dernières lignes du texte (p. 264).

Lire ses réflexions dans les détails est donc intéressant car cela permet de saisir la présence des discours politiques et idéologiques chez quelqu'un qui est exilé et qui a toujours espoir de retourner au Canada. Le lire, c'est vérifier en quoi un discours idéologique est efficace dans le cadre d'une société (la société canadienne-française) à un moment donné et en quoi il devient contre-productif lorsque son fonctionnement se heurte de plein fouet à des réalités sociales et économiques antagonistes ou en mutation profonde. La mauvaise évaluation d'un présent est toujours beaucoup plus symptomatique que la reconstitution hypothétique d'un passé. □